

## **Pelleteries et brocante**

**Laurent Poliquin, *Le Vertigo du tremble*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 2005, 58 p.**

**François Paré**

---

Numéro 133, automne 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40878ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

### ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer ce compte rendu

Paré, F. (2006). Compte rendu de [Pelleteries et brocante / Laurent Poliquin, *Le Vertigo du tremble*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 2005, 58 p.] *Liaison*, (133), 48–48.

# Pelleteries et brocante

FRANÇOIS PARÉ

LE POÈTE FRANCO-MANITOBAIN Laurent Poliquin vient de publier en 2005 un troisième recueil dans la continuité de *L'Ondoiement du désir* en 2003 et de *Volutes velours* en 2001. On appréciera sans doute, dans *Le Vertigo du tremble*, la reprise des postures et des thèmes antérieurs, tous reliés à l'insatisfaction du désir amoureux, banalisé par la société marchande actuelle, «walmartriste» et nourrie «à l'esprit silicium mal chauffé» (p. 42-43), selon Poliquin. Cette œuvre encore jeune reste empreinte d'une ironie corrosive, assortie d'une recherche pointilleuse du mot rare et d'effets syntaxiques inattendus. La lecture assez exigeante de ces textes n'entrave pourtant pas la découverte d'une intériorité discrète et fragile et le déploiement d'une richesse intertextuelle, donnée sous forme de citations en exergue, de notes de lecture et d'allusions subtiles. Il revient aux lecteurs de ne pas se laisser décourager par cette érudition qui semble parfois superflue, question de se laisser envelopper par la fine texture des poèmes de Poliquin.

*Le Vertigo du tremble* s'ouvre sur une interrogation du désir charnel qui unit les deux amants aux abords de la nuit. Tout est frisson et tremblement au moment où se met en branle l'«engrenage pulpeux» des baisers (p. 12) et qu'on entend derrière la porte de la chambre «le cri des désirs éclaboussés» (p. 15). Si cette scène inaugurale fait la joie du narrateur, on a tôt fait de découvrir que la rencontre charnelle des amants est marquée du sceau de l'ironie et du ridicule. Comment donc imaginer la permanence du désir amoureux, alors que se révèlent à chaque fois son affadissement éventuel et sa prétention dérisoire à l'éternité? Le texte martèle cet échec et condamne les amants déçus :

joufflu  
là où se découpe le sourire  
elle dandine le vice  
épouvantail étai de l'homme sot  
promenant sa fixation (p. 17)

Le poète prend ses distances, reniant en quelque sorte ses personnages, car il refuse de se faire l'apôtre des folles transactions du désir et des lieux concrets où il se montre. C'est vers la littérature et le pouvoir des mots qu'il se tourne, faisant appel, à la manière des troubadours médiévaux, à l'oiseau chanteur et aux complexes jeux mélodiques, tel le «nectar de l'obscur» (p. 20), auxquels il se voue. Il lui faudra chercher dans la substance sublimée de la langue du poème le «rassasiement» qui mettra un terme à sa quête. Jamais, cependant, l'opposition fondamentale entre la matière et les mots ne se résorbera entièrement, car le langage ne fait que reconduire toujours un peu plus loin, dans une chasse sans espoir, la sublimation des désirs humains.



La deuxième partie du recueil de Poliquin, qui s'intitule «Poème babil», s'attarde d'ailleurs à relever les vertus régénératrices du langage. Juxtaposant en exergue un texte du poète surréaliste québécois Claude Gauvreau et le babillage de son enfant (Hugo Poliquin), le poète entend revenir à une parole plus dépouillée, plus près de l'interjection. Il lui faut surtout remonter à l'origine lointaine de la page écrite en marche vers ce cri «millénaire» dont l'écho nous habite encore. À la manière d'Antonin Artaud et de Claude Gauvreau, Poliquin cherche à évoquer la présence d'une voix primordiale, sans pourtant élaborer toutes les possibilités de ce voisement que suppose l'écriture poétique elle-même. Cette fois encore, l'exemple des troubadours médiévaux constitue l'arrière-plan textuel sur lequel se découpe une ultime réflexion sur le désir :

se rouler en voix en soi sortir  
s'expatrier  
aux confins des contours de sa chair se mourir (p. 39)

Pour arriver à cette mort symbolique dans le poème, la syntaxe et le sens des mots doivent être triturés jusqu'à devenir méconnaissables. Le «vertige» proviendra du sentiment de l'illisible, alors que le texte se donnera à voir comme antériorité de la voix, comme tremblement oral à l'insu de l'écriture.

Le projet poétique de Laurent Poliquin est en cours d'élaboration. Les nombreux écarts et piétinements de cette œuvre témoignent de la difficulté de distiller une écriture forte et dépourvue de «cette espèce de mal à l'aise à quatre épingles bien tiré» (p. 46) qui continue d'entraver la libre expression des métaphores et autres figures. Monnaies d'échange, les mots ne restent pour l'instant qu'objets de brocante et pelleteries, selon l'expression même du narrateur. C'est pourquoi «Le poème du rassasiement» et «Genèse du pont qui danse», les deux textes qui closent *Le Vertigo du tremble*, offrent des pistes encore peu crédibles sur le strict plan formel, en dépit du puissant lyrisme qui les habite. Le vertige n'agite donc que la surface ; il n'opère pas en profondeur. Reprises de textes de Gatién Lapointe et de Fernand Ouellette, les deux poèmes de conclusion montrent jusqu'à quel point l'œuvre est marquée par une curieuse résistance à laisser le langage radicalement s'incarner, car l'ironie devient trop souvent, chez Poliquin, le signe d'une impuissance à consentir pleinement à la poésie. ■

Laurent Poliquin, *Le Vertigo du tremble*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 2005, 58 p.

*François Paré est professeur titulaire et directeur du Département d'études françaises de l'Université de Waterloo. Son prochain ouvrage, Le Fantôme d'Escanaba, paraîtra cet automne chez Nota bene à Québec.*